



LYCÉE JULES FERRY, VERSAILLES

Hector Guimard et l'art nouveau parisien

Le Castel Béranger, 14 rue La Fontaine, Paris 16

L'immeuble « Le Castel Béranger » est un des chefs-d'œuvre majeurs de l'Art Nouveau Français. La propriétaire du terrain, Madame veuve Fournier, amateur d'insolite, demande à Hector Guimard encore jeune et pratiquement inconnu d'y construire un immeuble de rapport (qui comportera trente-six appartements). Il obtient avec cet immeuble le 1^{er} prix de la plus belle façade de la ville de Paris en 1898, concours organisé par le journal Le Figaro. Hector Guimard applique ici des principes préconisés par l'architecte et théoricien Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879) : rejet de la planéité et de la symétrie. La presse et le grand public habitués à la règle de la symétrie ne réagirent pas tous positivement à ce genre d'architecture traitée à la façon d'un sculpteur. Guimard lors de l'attribution du prix du Figaro organisa la même année une exposition consacrée au castel Béranger, il y organisa des visites commentées. L'immeuble est bâti en pierre les deux premiers étages et la partie latérale gauche du castel; pour le reste, Guimard utilisera des motifs de briques rosées pâles et de la pierre meulière dans les façades sur la villa Béranger. L'entrée principale est entourée de pierre meulière sculptée, équilibrée par deux colonnes. Le vestibule est tapissé de chaque côté par des panneaux de grès vernissé dont les tonalités vertes apparaissent de temps à autre cuivrées: briques sorties du four ou émaillées. Des hippocampes en fer grimpent le long de l'immeuble et les colonnes qui ouvrent sur l'entrée de service rappellent discrètement des phallus stylisés. Dans la cour donnant sur la villa Béranger, une fontaine aux formes originales. Hector Guimard y a réalisé toute la décoration intérieure, certains meubles, tapis, bow-windows (autorisés depuis 1893), échauguettes, balcons, Le peintre Paul Signac y demeura.

Protection Monuments Historiques en 1983: façade sur la rue, toiture et éléments d'intérieur des parties communes

Le Castel Béranger vu par le peintre Signac

Le Castel Béranger n'a de romantique que sa dénomination; c'est un très moderne immeuble de rapport à trois corps contenant une quarantaine d'appartements.

Sa façade, au lieu d'être l'habituel rectangle, percé d'ouvertures symétriques, est multiple: la brique rouge ou émaillée, la pierre blanche, le grès flammé, la meulière s'y disposent en pans inégaux et en teintes variées sur lesquels grimpent, teintés d'un unique bleu-vert, le fer et la fonte des balcons, des bow-windows, des ancrages de chaînage, des tuyaux, des chéneaux, et les boiseries, d'une teinte identique, mais à un ton plus clair.

La porte d'entrée en cuivre rouge étincelle le vestibule n'a rien du banal vomitoire acajou en faux-marbre : les grès flammés de Bigot, le cuivre, la tôle découpée, la mosaïque de grès cérame, la fibrocortchoïna le revêtent somptueusement; les escaliers n'ont pas la sournoise gravité de celui de Pot-Bouille : ils sont hardiment orangés bleu ou vert, les murs recouverts de cordolova et d'étoffes aux arabesques dynamogéniques, les marches tendues de tapis aux entrelacs escadaeurs.

Chaque appartement a son caractère particulier: le bourgeois, le travailleur, l'artiste, le smart y peuvent trouver ce qui leur convient; l'amateur des jardins y peut satisfaire ses goûts grâce aux plates-bandes du rez-de-chaussée ou des terrasses supérieures.

Paul Signac, *La Revue blanche*, 15 février 1899



Une virulente critique du Castel Béranger

La proclamation des résultats du concours de façades en 1899 relance le débat sur le Castel Béranger. Je me suis empressé d'aller porter mes hommages à la première lauréate que les journaux signalaient à Auteuil, dans la rue du bon La Fontaine, et ce petit voyage m'a enchanté. Elle est charmante la première lauréate. Elle est surtout d'une originalité intense. D'abord, elle n'a pas de petits carreaux, ce qui est déjà bien subversif. Puis, pour du style nouveau, voilà certes du style nouveau. Il paraît que cette maison était déjà célèbre dans le pays. Des Anglais passaient le détroit pour venir la voir. On l'appelle à Auteuil la Maison des Diables. Ce nom est assez justifié ! Il y a, du rez-de-chaussée à la toiture, une folle ascension de figures grimaçantes, de groupes fantastiques, où l'artiste voulut peut-être représenter des chimères, mais où le populaire voit surtout des démons, et qui font se signer à vingt pas toutes les vieilles femmes de l'arrondissement. Il y a des diables aux portes, des diables aux fenêtres, des diables aux soupiraux des caves, des diables aux balcons et aux vitraux, et l'on m'assure qu'à l'intérieur, les rampes d'escalier, les boutons de fourneaux, les clés des placards, tout, depuis le salon jusqu'à l'office, est de la même diablerie. Si Dieu ne protège plus la France, le diable du moins semble protéger Auteuil. Parisiens dormez en paix.

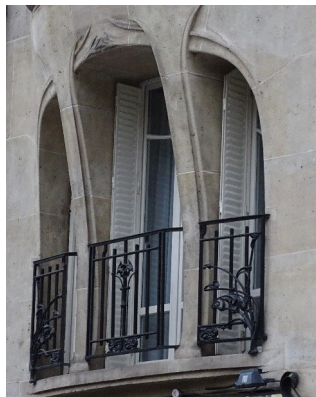
Jean Rameau, *Le gaulois*, 3 avril 1899



Ensemble immobilier, rue La Fontaine, rue Gros, rue Agar 1910-1912

Groupe de sept immeubles de rapports construits pour la société civile immobilière de la rue Moderne dont Hector Guimard était actionnaire. Chaque immeuble compte six étages carrés et deux étages sous combles. Il comprend deux complexes : les numéros 17 et 19 constituent un ensemble et le numéro 21 reste seul, ils forment chacun un angle.

Les façades, aussi bien celle donnant sur la rue La Fontaine que celle donnant sur la voie latérale, sont en pierre de taille. Guimard a dû encore ici affronter un grand nombre de difficultés; d'abord, lutter contre la concurrence que pouvaient lui faire à quelques mètres de là le Béranger et un peu plus loin le ravissant Hôtel Mezzara. La rigueur est là infiniment plus présente qu'elle ne le fut au Castel Béranger. Et toujours ces réminiscences médiévales avec ces colonnettes végétales qui surgissent du haut des portes pour ceindre les fenêtres au décor floral. Les travées sont rythmées, dont une présente des bow-windows sur trois niveaux. Sur la partie donnant rue Gros, un groupe de "bow-windows" arrondi, discret, boursoufle la façade. On remarque encore une fois la présence obsédante de la brique, elle est de couleur terre, cuite au feu doux; comme à son habitude, Guimard a soigné les détails. La fonte qui triomphe toujours a su résister au temps et les balcons qui entourent l'immeuble sont aujourd'hui aussi beaux. Les appuis des fenêtres et balcons sont coulés par les Fonderies de Saint-Dizier, suivant les dessins de l'architecte. La rue Moderne est inaugurée en 1912 sous le nom de rue Agar (nom de la tragédienne Marie Léonide Charvin qui longtemps habita Auteuil.).



Immeuble Trémois, 11 rue Millet, 1909

Voilà bientôt treize ou quatorze ans que les mouvements de l'Art Nouveau ont bouleversé l'architecture académique; dix ans après l'exposition de 1900, Guimard avec l'immeuble Trémois semble à son tour dépassé par son temps. La touche est encore élégante, plus dépouillée qu'elle ne l'était auparavant; les "bow-windows" sont ici supprimés et remplacés par une avancée discrète des fenêtres dont la surface a été encore augmentée de façon que la lumière pénètre grandement dans les salles de séjour qui donnent sur une rue assez étroite.. Les Français considérant toujours la brique comme un élément "bon marché", Guimard a dû se résoudre à lui donner moins d'importance.. Le 11, rue François Millet, d'une taille réduite, échappe à cet aspect monumental qui ressort des immeubles de la rue Agar à peine distants d'une centaine de mètres. Avec une façade étroite le projet ne fut pas facile à élaborer. L'immeuble Trémois est composé de trois panneaux, celui de gauche abrite une fenêtre, largement taillée, le milieu se présente avec des balcons légèrement arrondis qui font présager ce que sera bientôt la synagogue de la rue Pavée; à droite les appartements sont composés à l'image du quartier.



Hotel Mezzara, rue La Fontaine, 1910

Hôtel particulier construit pour Paul Mezzara industriel du textile et créateur de modèles de dentelles. L'Hôtel précédé d'un petit dégagement formant une cour devant la façade principale protégée par une grille très travaillée au décor floral : ronces et fleurs dessinées par l'architecte. La porte d'entrée en bois peint, typique de l'Art nouveau, montre une certaine légèreté accentuée par un décor fluide et mouvementé de la ferronnerie de la grille et de la poignée. La façade principale reçoit de nombreuses ouvertures dont une avec balcon dans la travée centrale et au-dessus une loggia. Les fenêtres comportent de nombreux détails floraux sculptés. Les ferronneries des balcons présentent un décor particulier imaginé par H. Guimard. Abrita un cours privé entre les deux guerres, depuis 1956 occupé par une annexe d'un foyer de lycéennes de l'Éducation Nationale. L'hôtel possède encore du mobilier et des décors conçus par Hector Guimard, notamment une grande verrière donnant sur un patio central, (destiné à l'origine à servir de lieu d'exposition pour les créations du commanditaire) La salle à manger est ornée d'une peinture signée de Charlotte Chauchet-Guilleré, amie de l'architecte. C'est l'un des hôtels particuliers parmi les plus réussis de Guimard. L'architecte a pris ici ses distances avec la rue grâce à une batterie de fines grilles. La porte d'entrée est placée d'une façon asymétrique; à gauche, l'architecte a profité d'un petit espace pour y disposer la loge (avec son auvent à pente, elle se voudrait bien médiévale). La brique l'emporte massivement ici sur la pierre de taille, la meulière n'a plus sa place. Les ferronneries sont superbes, rappelant celles qui décorent la façade du 11, rue François Millet. L'arrangement intérieur est un chef d'œuvre de grâce et d'harmonie. Une étonnante verrière qui diffuse la lumière du jour tamisée par le verre a été conçue pour illuminer la salle principale, lieu où Monsieur Mezzara, fabricant de tissus, exposait ses modèles.



Hôtel Guimard, Avenue Mozart, 1909

À la suite de son mariage, en 1909, avec le peintre Adeline OPPENHEIM, fille d'un banquier new-yorkais, il construit son hôtel, 122, avenue Mozart: 90 mètres carrés au sol sur six niveaux avec un ascenseur et un escalier intérieur.

Le monogramme de Hector Guimard est sculpté au-dessus de la porte. Il y établit son domicile et son agence d'architecte au rez-de-chaussée. C'est un immeuble d'angle s'élargissant au troisième niveau, le quatrième niveau est en retrait créant un balcon protégé par un auvent. Les fenêtres d'angle du second niveau présentent un corps de rambarde avec un décor floral très fluide. Les deux façades sont très rythmées grâce à des ouvertures toutes différentes les unes des autres ornées par un décor fluide à motif de fleurs. Les soupiraux, au niveau de la rue, sont protégés par une barre de ferronnerie elle-même très travaillée. Suite à son décès sa veuve propose aux autorités françaises de transformer l'hôtel de l'avenue Mozart en musée, mais elle essuie un refus et le mobilier est alors dispersé et des archives détruites. Peintures intérieures de Adeline Oppenheim son épouse. Protection Monuments historiques du 4 décembre 1964, c'est la première réalisation d'Hector Guimard à être protégée. L'avenue Mozart est ouverte en 1867. Hector Guimard décide d'élever sa maison au n°122, il aménage là son logis et ses bureaux d'études. Il s'agit là d'une des plus belles réalisations de l'architecte ramassée, légère en même temps que trapue, on a l'impression ici de se trouver devant l'élégant quartier général d'une armée victorieuse. À première vue, le curieux est frappé par le soin qu'a eu le bâtisseur de répartir d'une manière inexplicable fenêtres et balcons; ils sont tous taillés différemment placés à des endroits où l'on ne les attend pas, telle la fenêtre du second étage dont le quart se situe dans l'angle du bâtiment et qui, hautaine, paraît négliger la baie du dessous classiquement disposée. Particulièrement remarquable est le balcon supérieur du troisième étage surmonté par deux lanternes que l'on retrouve souvent chez Guimard. Le porche d'entrée est superbe; haut, spacieux, il a pu inspirer Lalique lorsqu'il a édifié l'immeuble du Cours la Reine. L'architecte a apporté également tous ses soins à la façade donnant sur la villa Flore, ainsi a-t-il placé symétriquement la grande baie du dernier étage qui éclaire l'atelier du maître et celle du rez-de-chaussée qui, avec ses consoles de pierre au nombre de quatre, semble soutenir le reste du bâtiment. La structure de l'immeuble est en pierre de taille, la brique, encore massivement employée, par ses couleurs discrètes se remarque moins. Plus qu'ailleurs, on ne sait pas très bien faire ici la part entre le rationnel et l'irrationnel. La demeure est emplies du souvenir de Guimard, il l'a élevée pour recevoir dignement Adèle Oppenheim, américaine, peintre de talent, avec laquelle il s'unira l'année de construction de cette villa. Nous sommes en 1912, Guimard approche de la cinquantaine; s'efforçant toujours d'emporter des marchés, mais les gens de l'immobilier à la beauté préfèrent le rendement; nombre de plans resteront dans les cartons. Guimard va s'essouffant après les styles nouveaux, il les rattrapera, mais il ne les dépassera pas.



Les édicules Guimard et la station Porte Dauphine

Le banquier Adrien Bénard, président de la CMP (Compagnie du chemin de fer métropolitain de Paris créée en 1899), propose de confier la réalisation l'entrée des stations aériennes du métropolitain à Hector Guimard. Ce dernier décide d'ériger pour la première ligne de métro de Paris (Vincennes- Neuilly) construite en 1900 des édicules (petites constructions isolées dans l'espace public). Il utilise pour cela des matériaux tels que la fonte de fer pour la structure, la pierre pour les soubassements ou encore le verre pour la toiture. Hector Guimard définit deux types d'édicules : le "modèle A" et le "modèle B". Chacun de ces modèles se décline en deux versions : fermé ou ouvert sur les côtés.

Dans le modèle A, l'escalier est abrité par un auvent et une marquise en verre, quatre piliers aux coins de la trémie soutiennent l'ensemble. Les modèles fermés sur les côtés étaient composés de panneaux de lave d'Auvergne émaillée. Le dernier exemplaire est celui de la station Abbesses (ligne 12) dans sa version ouverte sur les côtés, déplacé de la station Hôtel de Ville en 1972.

Le modèle B qui a des formes arrondies, la verrière est à double pente inversée et est soutenue par trois piliers: deux à l'avant, et un au centre de la trémie à l'arrière. L'aspect général de cet édicule (en particulier par sa verrière) lui valut le surnom de libellule, les versions fermées sur les côtés sont également constituées de panneaux de lave émaillée.

L'entrée sous forme d'édicule est située sur la ligne 2 (Porte Dauphine - Nation) du métro, inaugurée en 1902, l'accès se trouve face au numéro 90 de l'avenue Foch. Cet édicule de modèle B (formes arrondies, la verrière est à double pente inversée et est soutenue par trois piliers: deux à l'avant, et un au centre de la trémie à l'arrière). L'aspect général de cet édicule (en particulier par sa verrière) lui valut le surnom de libellule.

